

Jean-Paul Thibeuu entretien avec Claire Dehove, avec la participation de Julie Boillo-Savarin et Céline Domengie, réalisé le 4 août 2011 dans le cadre du «méta-bureau»* provisoire du « Commissariat », boulevard Richard Lenoir .

** méta-bureau : J-P Thibeuu a répondu à l'invitation d'Abdellah Karroum d'occuper provisoirement son propre bureau au sein du « Commissariat ».*

J-P Thibeuu a décidé de réaménager le bureau, d'y inviter d'autres personnes à y déployer des activités. Une des méta-activités de JPT consistait notamment à faire des entretiens avec d'autres personnes aux sein du bureau où ailleurs (café, appartement, etc.) étendant ainsi la « géographie » du méta-bureau.

J.P.T - Par rapport à ton expérience et à tes préoccupations comment imaginerais-tu :

- une méta-grève et une déproduction ?
- une méta-politique ?

C.D. - Déproduction dans l'activité artistique et décroissance en économie participent pour moi d'une même posture. Il y a non seulement à adopter la simplicité volontaire dans les deux cas mais aussi à n'avoir besoin ni d'objets nouveaux, ni de services superflus et donc à ne pas en produire soi-même.

Pour aller plus loin dans ce sens, j'ai envie de citer quelques "alinéas" du Manifeste de WOS/agence des hypothèses :

"WOS PRÉFÈRE NE PAS EXPOSER, IL ACTE, IL DOCUMENTE". Face à l'injonction permanente d'exposition que n'importe quelle institution fait peser sur les artistes, il me paraît important d'opposer un refus du régime spectral. Prendre soin de trouver les formes qui permettent de restituer une expérience collective, afin qu'elle puisse se complexifier dans le temps ; construire un dispositif ou pas, qui lui donne un cadre et augmente ses possibles, sont autant d'alternative pour échapper aux formats habituels de l'art contemporain.

"WOS TROUVE INTERESSANT D'ÉNONCER ET DE LE FAIRE OU PAS."

Avec l'hypothèse comme outil, les agencements de WOS sont la plupart du temps d'ordre analytique et conceptuel. Par exemple, nous nous intéressons au dispositif et au graphisme de l'Insurrection. Dans le mouvement des Indignés ou dans les manifestations féministes, nous sommes présents à la fois par solidarité mais aussi

en tant que reporters. Nous désignons alors les signes et les agencements déployés dans la rue en communiquant nos données et en les nommant. Notre action peut se réduire à cela ou nous pouvons élaborer un projet et le laisser à l'état de son énonciation, C'est le cas des architectures utopiques que nous concevons ici ou là dans le domaine public.

"WOS PROPOSE NI PLUS NI MOINS D'EXPLOITER LES MOMENTS IMPRODUCTIFS." C'est à l'occasion des expériences que WOS a menées pendant quatre ans dans les call centers que cette notion d'exploitation de l'improductivité est apparue, non sans humour sur le sens de ces mots, surtout dans un secteur où la pression managériale influe sur les biorythmes des téléopérateurs de façon drastique. Dans un article pour l'UQAM de Montréal, je décris les manœuvres que nous avons faites sur les plateaux d'appel en ayant recours à une actrice, fausse stagiaire, pour performer l'attente et le ralentissement au sein même de l'unité de production. Le jeu consiste ensuite à éprouver les écarts entre les hypothèses formulées sur les terrains investis et ce qui se passe dans le réel.

"WOS UTILISE LA DÉFLEXION POUR RÉVÉLER LES ALENTOURS." Le déflecteur est, selon sa définition, un dispositif qui permet de modifier la direction d'un courant liquide ou gazeux. Dans la vie quotidienne, notamment en automobile, nous utilisons fréquemment toutes sortes de déflecteurs. WOS propose d'appliquer cette notion à l'art. Ainsi il suffit d'une intervention minimale ou d'un énoncé, pour révéler les phénomènes physiques ou humains propres à un contexte afin d'attirer l'attention sur lui. A contrario, y placer des objets, de surcroît des objets d'art qui ont vocation à focaliser le regard ou l'écoute, crée un rapport de monopole et de hiérarchie aux lieux dans lesquels nous vivons.

"WOS ÉVITE DE SE POSER LA QUESTION DE FAIRE DE L'ART OU NON" et "WOS DÉLÈGUE AUTANT QUE FAIRE SE PEUT." Ces deux alinéas là me semblent se passer de commentaires. Disons qu'ils vont plutôt introduire un projet que je mène en ce moment à Saint-Louis du Sénégal.

Lorsque j'ai été invitée par l'Institut Français de St-Louis, ma première réaction a été de ne surtout pas aller jouer à l'artiste là-bas. Moins ce que je fais d'une manière générale ressemble à ce qu'il est convenu d'appeler de l'art et plus je me sens libre d'agir en associant des gens de tous horizons et en donnant aux propositions une complexité qui s'enrichit au fur et à mesure.

Avant d'envoyer une intention, j'ai abordé le contexte sénégalais sous l'angle économique, social et féministe. J'étais consciente que l'Institut Français qui m'invitait était une structure post-coloniale et que ce n'était pas mon statut d'artiste qui me dispenserait d'être une toubab. Etre toubab en Afrique c'est avant tout apporter de l'argent ou être utile à quelque chose. J'ai essayé de résoudre les contradictions qui tournaient dans ma tête en proposant la co-conception d'étals de marché mobiles et dépliables pour des femmes du commerce informel. A la fois je prévoyais une recherche assez poussée vers un design hybride des prototypes et j'envisageais aussi toute une série d'extensions performatives et de documentaires générés autour et à partir du dispositif global.

Lors de mon premier voyage, j'ai passé beaucoup de temps à rencontrer les femmes de l'Association Xhar-Yalla, soit sur le marché de Sor, soit chez elles dans le quartier de Diamaguène à St-Louis... C'était déterminant de se donner le temps de la conversation et de l'observation : comment elles vivent, ce qu'elles partagent, comment sont les intérieurs de leurs maisons, les objets qu'elles utilisent pour vendre leurs produits sur les marchés et lesquels ; regarder les gestes, capter les manques, prendre en compte les heures qu'il faut pour préparer du jus de bissap ou des beignets. Il y a toutes ces activités d'ordre domestiques et artisanales, et puis les ustensiles... Il faut aussi gagner la confiance pour qu'elles formulent des désirs et pas seulement des besoins. Et donc, je fis appel à certaines de mes compétences pour essayer de donner de la mobilité et de l'autonomie à ces personnes. Voire même pour contribuer à leur émancipation en tant que groupe de femmes pilote sur ce projet Diapalante /les Etals solidaires. A mon retour en France, je me suis trouvée confrontée à la difficulté de modéliser ces stands mobiles en intégrant les rythmes, les données culturelles et économiques. Seule la présidente de l'association parle français, mais ne l'écrit pas vraiment, ce qui ne facilite pas les échanges électroniques et donc les retours nécessaires pour nourrir et orienter nos propres investigations au sein de WOS.

Parallèlement au travail de conception des étals, j'ai pensé qu'il fallait anticiper sur le développement financier de base du projet. J'ai appelé à une contribution dans mon cercle relationnel. Chacun a donné son prénom, sa photo et 5€. De cette façon, je suis parvenu à fédérer un certain nombre de donateurs ainsi que de contributeurs symboliques au projet. Par le biais de cet appel sur le net,

l'association « L'âge de Faire » m'a contactée et a publié un petit texte dans sa revue éponyme sur Diapalante. Cette parution a eu des conséquences positives puisque j'ai reçu beaucoup de contributions de partout, à ce jour plus de 600 € que je porterai aux femmes lors de mon prochain voyage et qui augmenteront considérablement la tontine de 150 € que se partage actuellement les femmes. J'ai été en contact ainsi avec beaucoup de gens avec lesquels j'ai eu des discussions d'ordre politique. A WOS, nous considérons cela comme un dispositif immatériel d'échange qui se prolonge à travers nos publications, dans les séminaires, colloques ou situations d'enseignements, comme avec mes étudiants de Sciences Po avec lesquels je discute beaucoup des activités wosiennes. De même, lorsque j'ai été invitée par l'Espace d'Art Contemporain de HEC, au lieu de "faire une pièce" comme mes collègues artistes et architectes de cette exposition Highway, j'ai proposé de construire un campement dans le campus à partir d'une cabane déjà existante. On peut dire qu'aller à HEC c'était quand même se rendre en "terrain ennemi", au cœur de la transmission du système capitaliste. Mais sur les 3000 étudiants pré-formatés, j'ai pensé qu'il suffisait d'en trouver une trentaine qui seraient mobilisés sur les questions d'économie solidaire et que Diapalante pouvait être un cas d'école concret offert à leurs compétences. Je renvoie ici à la page facebook de Diapalante où se trouve toutes les informations sur ce que nous avons cherché à faire à HEC et notamment avec les associations humanitaires étudiantes et la Majeure Alternative Management. Car au final, le campement a été détruit par des étudiants complètement bourrés à l'issue de ces fameuses soirées très arrosées, et l'Espace d'Art Contemporain a décidé sans concertation "d'arrêter l'expérience" et de démolir et fermer le campement. Alors que nous avions proposé un lieu de vie autonome pour les étudiants motivés et impliqués par notre Antenne Diapalante de Jouy, alors que nous avions envisagé avec Eve Chiapello, qui dirige la Majeure Alter-management de mettre en place un système d'échange d'étudiants entre HEC et St-Louis, nous nous avons été obligés d'admettre que ce type de démarche dérange tellement les institutions qu'elles la sabordent au nom de prétextes sécuritaires, voire esthétiques.

Ces tentatives de déprogrammation de l'attente d'art au profit d'un développement interactif complexe explicitent le risque de rejet. Le rejet de la xénogreffe, comme j'appelle cette pratique habituelle de WOS, est en fait une composante active du processus de déproduction. Où accepte-t-on aujourd'hui le principe de temporalité longue où s'installe inévitablement l'informel et l'aléatoire? Créer les conditions pour être simplement dans le temps de tous les régimes d'expériences, c'est abandonner la finalité, c'est se placer hors la culture du résultat en vigueur dans la majorité des contextes que nous côtoyons.

J.P.T - A la question méta-politique : qu'est-ce que cela met en résonance chez toi ?

C.D. - Alors que le Sarkozisme et le néo-libéralisme ont liquidé nos services communs et la notion de gratuité qui leur étaient en principe associée, il me paraît déterminant d'oeuvrer à la recreation de places publiques, au sens traditionnellement spatial et communautaire du terme. Poser cette hypothèse ici ou là et lui donner les chances d'agir sur le tissu relationnel, me semble la base minimale. C'est à chaque fois prendre à rebours les espaces et les usages qui sont prescrits et c'est travailler à partir de la fiction inhérente aux usages, mais pas toujours repérable. La décélération, le retrait, le piratage servent à partir en exode de l'art. Ce qu'on appelle "l'art exogène" correspond à des pratiques tous terrains, surtout hors ceux de l'art contemporain. Il se fait à même le politique et non pas sur ou avec des idées politiques. Il vise à des transformations homéopathiques de la pensée et des usages de nos espaces.

Pour la *Coop du Don* que WOS a installée dans le hall et la coursive du Restaurant Inter-Administratif de Bobigny, il faudra attendre peut-être un ou deux ans pour que ses usagers parviennent à l'autogérer. Pour nous c'est plus qu'une Zone d'Autonomie Temporaire (Taz) puisqu'elle est pérenne.

Cet immense restaurant-panse où vont défiler 1800 personnes chaque jour à l'heure du déjeuner, à partir de décembre 2011, est rationnellement conçu pour que les salariés y reproduisent au mieux, c'est-à-dire au plus vite, leur force de travail. En instaurant des espaces d'échange, de gratuité et de liberté, non seulement on détruit la métrique des corps, mais aussi on recompose des groupes d'affinités et de solidarité. Au-delà du don d'objets ou de livres, les chariots mobiles génèrent des ateliers de customisation, des scènes d'émergence de "gestes gracieux" tels que récits, lectures publiques, danse improvisée et aussi des "zones de rien", pour juste être là et ne rien faire. En raccourci, voici un exemple de méta-politique.

JPT. - à travers cette attitude et ces expériences, il s'agit bien de partir d'un terrain historié en tant qu'art, mais en lisière seulement, pour libérer du terrain du champ incertain, indéterminé, où peuvent s'improviser divers usages qui n'ont pas besoin d'être nommé, identifié en tant qu'art... ce sont des aires de liberté où il est possible d'explorer divers aspects de la métapolitique.

C.D. - Pour moi il y a un paradigme important, c'est celui de la dislocation. Dans son livre *La Dislocation*, Benoit Goetz parle d'es-placement, comment on fait de la place, comment on disloque les espaces de leurs affectations premières et comment

on ouvre, on esplace donc, en ne requalifiant pas les lieux, comme les friches par exemple ou les terrains délaissés, par des agencements qui les encombrent et en figent les usages. Effectivement il faut arrêter la programmation des espaces publics. Les commandes publiques faites aux artistes avec les cahiers des charges qu'on connaît, font partie de cette programmation. La finalité d'art est aussi envahissante que les idéologies politiques et économiques. Donc arriver à défaire cette doxa, c'est vraiment pour moi une question politique.

J.P.T. - A la question méta-grève : Comment de ton point de vue imaginerais-tu une méta-grève ?

C.D. - Avec les « indignés », on se rend compte que ce qui a très bien fonctionné à Madrid, a tourné court à Paris. Outre la faiblesse de beaucoup de leurs formulations, les indignés Français se sont d'abord mis sur et devant les marches de l'opéra Bastille et il y a eu un encerclement par les CRS qui s'est vite resserré. La police pouvait filtrer qui pouvait rentrer et surtout on ne pouvait plus sortir. Et dès que certains ont tenté de planter des tentes le soir, les CRS ont lancé les gaz lacrymogènes et c'était, toute proportion gardée, le syndrome Dien-Bien-Phu.

Je me suis tout de suite rendu compte là qu'une grève a sa propre scénographie, et qu'une manifestation comme celle-là a aussi sa propre scénographie. Donc par rapport à la méta-grève, quand je parlais de dislocation, comment être dans une non-occupation des espaces ? Alors pour moi une méta-grève ce serait avant tout une non occupation de l'espace physiquement et psychiquement. Comme cela a été le cas en Espagne au-delà des campements, car de fait, le mouvement s'est répandu virtuellement, puis effectivement avec Twitter. Oublier tous les schémas de focalisation au profit de l'infiltration dispersive et comme je l'ai déjà dit la déflexion. Une méga-grève doit essaimer, moins elle est visible, plus elle est souterraine. Elle se saisit de tout ce qui est à sa portée, tous les outils dont elle peut faire usage sans qu'elle soit localisable. ...Voilà j'ai l'impression qu'il faut trouver d'autres moyens de faire avancer la pensée et les pratiques, y compris artistiques, sans doute de manière satellitaire.